

## Sunday night fever 3 : Saint José, priez pour nous

**Ce trimestre, pleins feux sur l'un des objets filmiques les plus étonnants du dimanche soir : le mirifique Journal de Cynthia de José Bénazéraf.**

Le journal de Cynthia n'a pas été diffusé ces derniers mois sur M6 mais sur RTL 9, chaîne jumelle en matière de programmation érotique. A ce manquement à notre principe de base (l'actualité du film de cul sur M6), plusieurs raisons. Premièrement, vu le rythme de rediffusion de M6, le film est très susceptible de repasser pour la quatrième fois sur la chaîne. Deuxièmement, compte tenu de la platitude du programme de M6, le Bénazéraf nous donne enfin l'occasion de s'enthousiasmer pour une œuvre d'autant plus détonnante qu'elle est diffusée dans un créneau peu habitué à l'expérimentation et à l'avant-gardisme. Troisièmement, dès notre numéro suivant, notre rubrique élargira son champ d'investigation pour se consacrer à toutes les formes d'images qui bougent avec des gens déshabillés dedans - pornographie incluse, bien sûr. Et s'il ne figure pas parmi les réussites célébrées de Bénazéraf (Le Désirable et le Sublime, Joe Caligula, Frustrations, tous antérieurs à 1975), Le journal de Cynthia (1985), donne tout de même une bonne idée du style si particulier de celui qui est (re?)devenu, à soixante-quinze ans, l'idole des jeunes - rétrospective à la Cinémathèque Française, cinq pages d'entretien dans Les Inrockuptibles, rencontre avec Tausend Augen (cf. # 10, p. 15), apparitions à la télé, nouveau film...

### Pages arrachées au journal de Cynthia

Le film, plutôt déconcertant, se caractérise par un recours fréquent à des citations littéraires et par l'insertion massive d'extraits de films de Bénazéraf des années 70. L'utilisation des citations et des extraits permet, schématiquement, de scinder le film en deux parties. La première privilégie ce que nous appellerons, par opposition aux extraits, les images "actuelles", sur lesquelles sont plaquées, en voix off, quelques phrases de Karl Marx, Tristan Tzara, Renné (l'orthographe du générique de fin !) Char, Héraclite ou l'Évangile selon Saint-Jean - excusez du peu ! Juxtaposant les scènes sans souci de liaison, la partie actuelle s'articule lâchement autour du personnage d'une Américaine (ce doit être Cynthia) qui reçoit quelques amies dans sa villa du sud de la France. Affublée d'un doublage très moyennement synchronisé, elle est apparemment en pleine crise existentielle. Dans une des rares scènes dialoguées, elle confie à l'une de ses invitées : "Je crois que je vais tout laisser tomber : Marc, la maison à Malibu, le golf, bref tout le cadre de ma vie" ; ce à quoi l'amie réplique gravement : "Oui, mais c'est seulement un cadre. Tu veux vraiment tout laisser tomber ?". Sur la plage, elle repère une mystérieuse brune qui sort de l'eau en s'avançant vers la caméra. Puis, les différentes femmes prennent des bains, discutent dans le salon ou bronzent au bord de la piscine. Et à la fin, Cynthia raccompagne ses copines à l'aéroport. Il va sans dire que les citations n'ont, à chaque fois, strictement aucun rapport avec ce qui se déroule sur l'écran. L'incongruité de l'association femme à poil / citation savante atteint son sommet au moment où, sur des images de la brune prenant un bain, l'on entend un commentaire sur l'encyclique de Jean-Paul II traitant de "La question sociale", qui conclut que "l'Église adopte une attitude critique vis-à-vis du capitalisme libéral aussi bien que du collectivisme marxiste". L'utilisation de la musique, passant d'un tonitruant accompagnement pour séances d'aérobic à de la musique classique à tendance religieuse, n'est pas moins étonnante. Dans un deuxième temps, les citations sont abandonnées et les extraits deviennent majoritaires. L'interpénétration des deux régimes d'images provoquent alors une série de décrochements spatio-temporels et de jeux sur les regards hors champ d'une complexité à faire pâlir le Noël Burch de Praxis du cinéma. En effet, les femmes de la fiction actuelle sont, au mépris de toute vraisemblance, censées regarder l'action de la plupart des extraits. Au beau milieu de ceux-ci, interviennent donc, abruptement et sans souci de raccord, des plans de Cynthia ou de la brune en position de spectatrices - voir notamment le plan de Cynthia assise dans un grand fauteuil en osier qui est utilisé à plusieurs reprises. Le ressassement caractérise d'ailleurs la seconde moitié, à l'image de ces plans de rochers battus par les vagues qui reviennent sans cesse s'intercaler dans les scènes chaudes. Ce qui rend aussi le film si particulier - et sûrement unique dans l'univers du film du dimanche soir - est le fait que, dans sa première moitié, n'y apparaît aucun homme. Il faut attendre trente-cinq minutes pour en voir un, dans un long extrait mettant en scène, dans une cave, un Delon de troisième zone vêtu d'un kimono et une fille dans une jolie tenue mauve. Leur dialogue, très puissant, mérite d'être cité dans son intégralité :

"Qu'est-ce que c'est que cette tenue ?  
- Eh bien, c'est une tenue de séducteur.

- Tu ressembles à Tyrone Power.
- Tu me fais chier.
- Tu sais, maman disais toujours que j'étais amoureuse de toi. C'est dingue, non ?
- Je l'ai toujours trouvée tellement con !
- Je suis sûr que tu vas lui dire que je faisais l'amour avec toi par personne interposée.
- Psychologue, parapsychologue de mon cul". Sur ce, il la prend dans ses bras et la plaque au lit.

Mais alors qu'on pense les voir passer à l'acte, le plan suivant, toujours dans le même décor, nous les montrent avec un habillement totalement différent, lui assis, elle se livrant à une danse lascive (une des rares longueurs du film). Au delà de ce genre de collages abracadabrants et toujours surprenants, le film vaut aussi pour ce qu'il est censé être, c'est-à-dire un film érotique. On sent que Bénazéraf est un amoureux fervent du corps féminin et qu'il se pose de vraies questions sur le filmage des scènes de sexe - ce qui est finalement assez rare dans un domaine où sévissent plus de fonctionnaires du coït que d'authentiques obsédés. Dans la partie actuelle, Bénazéraf s'attache à la contemplation attentive des physiques féminins (très années 80) grâce à une belle et lumineuse photographie qui tranche agréablement avec l'éclairage tristounet et/ou gélatineux auquel nous sommes habitués. Quant aux extraits, passionnants, ils donnent envie de mieux connaître l'œuvre de Bénazéraf. Une scène très intense, dans laquelle un couple (on ne voit quasiment pas le visage de l'homme) s'enlace et se roule sur un sol humide et boueux, ridiculise en quelques minutes tous les efforts exotico-moites de Just Jaeckin ou Francis Leroi dans les Emmanuelle (versions cinéma et télé). Signalons également deux remarquables scènes lesbiennes, que des parti-pris de mise en scène opposés arrachent à la morne convention phallocentrique. La première, assez longue et très découpée en plans serrés, propose un travail sur la modulation des voix et des souffles infiniment plus suggestif que le traditionnel doublage plat et impersonnel. La deuxième, d'une brièveté frustrante, cadre les ébats sans coupure et en plan large. On peut juste regretter que le tout dernier extrait sacrifie à l'un des clichés les plus antipathiques du film de cul : la femme qui se fait violer et qui finit par aimer ça. Néanmoins, la fin de la scène est sauvée par un raccord sonore presque aussi fou que celui de la mort de Bela Lugosi dans Plan 9 from outer space d'Ed Wood (on ne le voit pas mourir mais quand il sort du cadre, on entend un crissement de pneus puis un cri). Ici, le téléphone sonne dans l'extrait et c'est la brune qui décroche ! Parmi les beautés et les richesses de ce film court (1h15) mais dense, citons enfin ce bref mais saisissant plan tourné à l'extérieur de la villa nous montrant, au premier plan et de dos, une femme en maillot de bain tenant un fusil de chasse.

### **Suture impossible / A Farewell to Ass**

Tourné en 1985, le film est donc l'un des derniers films de softcore français (1) ; c'est également l'un des derniers films français de Bénazéraf (2), ce qui explique son côté compilation d'obsessions et de procédés (le mélange femmes / poésie / politique avec une pincée de sacré). Beaucoup plus que Le journal de Cynthia, c'est le journal de José. Après dix années à œuvrer dans le porno le plus besogneux (quelques titres permettent de juger de la finesse des entreprises : Baisez-moi partout, Grimpe-moi dessus et fais-moi très mal, Anna cuisses toujours entr'ouvertes...), Bénazéraf s'y livre à une réflexion sur son statut de cinéaste érotique. En étudiant attentivement l'action des différentes scènes, une distinction autre que celle de l'année de tournage apparaît entre fiction actuelle et extraits. Tous les attouchements (hétéros et lesbiens) sont circonscrits aux extraits, alors que Cynthia et ses amies ne se caressent quasiment pas (ni seules ni en couple) et ne se trouvent jamais en présence d'hommes. Les femmes de 1985 sont certes désirables elles mais restent inaccessibles et paradoxalement chastes : ce sont en fait des icônes publicitaires des années 80 (certains plans ressemblent à s'y méprendre à des images de spot pour serviettes périodiques), plus lisses que leurs consœurs des extraits. La série de regards éperdus qu'elles adressent vers un hors champ hétérogène - l'âge d'or des années 70 - qui raccorde si mal traduisent la difficulté pour Bénazéraf d'établir une liaison entre son glorieux passé d'érotomane gauchiste et son présent d'exécutant quasi anonyme du X. Comment représenter l'acte sexuel après dix ans de pornographie ? Est-ce qu'une certaine fraîcheur est à chercher dans l'air du temps (l'esthétique pub des années 80) ? Voilà quelques unes des questions que se pose avec nous Bénazéraf dans son film, à la fois bilan d'une carrière et expression d'une crise artistique. On l'aura compris, nous sommes, avec cette œuvre stimulante (intellectuellement et visuellement), bien loin de l'ordinaire du dimanche soir. Quatorze ans après ce Journal, Bénazéraf vient d'effectuer son come back en tournant Acteurs pornos en analyse. Franchement porno - les photos du tournage parues dans Hot Vidéo ne laissent planer aucun doute -, le film s'annonce comme un mixte entre Le Journal de Cynthia, pour l'insertion de bouts d'anciens films, et de J.B.1 (3), pour la démarche distanciatrice. Selon Bénazéraf, "c'est une exégèse d'exégèse, un commentaire sur le commentaire. On a mis un micro au milieu de la pièce et

on a posé la question : "Qu'est-ce que cela vous fait de vous faire bourrer toute la journée ?" (...) Les acteurs expliquent qu'ils baisent pour de l'argent mais qu'ils ne sont pas aussi cons qu'on le croit et ils citent Bachelard, Nietzsche, Hegel pendant deux minutes et ensuite ça baise" (4) - la routine, quoi.

### ... et puis le reste

Passons à la programmation de M6 proprement dite qui nous proposa de nouveaux représentants de sous-genres évoqués dans nos précédentes livraisons : des œuvrettes italiennes plus ou moins anémiques (le pire : Kreola ; le "meilleur" : Le manuscrit de l'amour d'Eddie Alf (5), qui en donne pour son argent), un film du sinistre Bob W. Sanders (Les filles du château), ou une version soft d'un porno d'Alex Perry (Rebecca avec Christophe Clark, le harder vedette qui ressemble à ton père). On eut droit également à un fort contingent de productions M6. Tout d'abord, avec les inconsistants films à sketches franco-américains de la collection "Troubles" - Amours éphémères, Les jeux de l'amour, Le désir au présent - où la renommée des acteurs (Lambert Wilson, Julian Sands, Sophie Duez, Linda Fiorentino avant The Last Seduction...) est inversement proportionnelle à la nudité qu'ils daignent exposer. Puis avec les téléfilms des réalisateurs les plus actifs de la chaîne (avec Raoul Chenille), Servais Mont et Lean Storm. Servais Mont, dans La leçon de plaisir et Le miroir du désir, prolonge l'esthétique des émissions de "charme" de M6 (Vénus, Sexy Zap ou Secrets de femmes) dont il fut l'un des plus prolifiques faiseurs. Quant à Un si violent désir de Lean Storm, il s'agit, comme les autres productions de la série "Désirs noirs" (dont fait aussi partie Désirs fatals de Jean-Louis Daniel - on appréciera l'inventivité des titres, cf. SNF #1) d'une tentative très très poussive de néo-film noir sexy avec femme fatale (une ancienne jockey mesurant 1m75) et homme manipulé. Confiant les rôles masculins à quelques-uns des acteurs les plus improbables de l'univers, ces trois téléfilms semblent se dérouler dans une dimension parallèle (6). Attardons nous enfin sur Complicité d'Antonio Agostino dont le générique réserve une surprise de taille : le film est, y lit-on, inspiré d'une idée de Pier Paolo Pasolini ! Pourtant, impossible de déceler l'empreinte de l'auteur de Théorème dans cette énième version de l'histoire du mari pervers (= moustachu) s'excitant (= suant à grosses gouttes) en voyant sa femme coucher avec un autre. Peut-être est-ce ce parrainage prestigieux qui a amené Agostino à prendre très au sérieux son histoire de coucheries stéréotypée, notamment dans la description des affres masochistes du mari qui nous gratifie de répliques particulièrement édifiantes, du style : "Tu me sens bien ? Précisément là où il a fourragé.", "J'aime savoir que chaque fois que je te toucherai, tu seras mouillée" ou encore "Je veux entendre ce cri que moi seul je peux provoquer - oui, maintenant, crie !" ... Bref, un autre cas à ajouter au lourd dossier de la piteuse vanité masculine.

### Jacques Lémurien

#### Notes

1. Il faut remarquer que l'extinction du genre au cinéma coïncide presque avec les débuts de sa diffusion télévisée, d'abord sur la 5 (qui programma Joy à 20h30 !) puis sur M6 qui se mettra à la production au début des années 90.
2. Il arrête de tourner dans notre pays en 1986 avant de partir travailler aux États-Unis où il sera, dit-il, sous contrat pendant sept ans avec la société Caballero.
3. Ce film, qui fut projeté au second et, hélas pour nous, deuxième Freak Zone lillois, n'est pas vraiment le " " vanté par Jean-Pierre Bouyxou dans L'Encyclopédie du nu au cinéma .
4. Hot Vidéo n° 97, avril 1998.
5. Très certainement le pseudo d'Eduardo Alfieri, qui a signé la musique de Thrilling Love de Maurizio Pradeaux (diffusé sur RTL9).
6. Quand les rediffusions nous en donneront l'occasion, nous reviendrons longuement sur ces téléfilms M6 dont l'esthétique est à envisager dans le cadre plus général de celle de la chaîne. Décelable dans la grande majorité de ses productions (les téléfilms grand public, Classe Mannequin, l'émission de télé-achat...), cette esthétique diffuse, qui se signale par sa constance dans l'improbable et le cheap, apparaît comme l'émanation de la médiocrité ontologique de la chaîne.